

est le premier d'une série d'excellents livres en usage à l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne établie en cette ville, que Mr. PERRAULT a maintenant sous presse. Nous espérons que le public accueillera favorablement ces publications, dont la modicité du prix répondra parfaitement aux moyens des familles, même les moins à l'aise. Quant à l'ouvrage que nous avons sous les yeux, il est d'un mérite trop généralement apprécié, pour que nous entrions dans les détails de son contenu. Il est suivi des "Règles de la bienséance et de la civilité," ainsi que des "Prières de la messe."—*Aurore des C.*

#### EXPÉDITION DANS LES MERS DU POLE NORD. POUR LE COMPTE DU GOUVERNEMENT RUSSÉ.

Les diverses nations maritimes ont essayé plusieurs fois de chercher par la mer Glaciale un passage de l'Europe en Chine, ou de l'Océan Pacifique dans l'Océan Atlantique. Toutes ces tentatives ont échoué. Endurcis aux rigueurs du climat et habitués aux privations que nécessite une telle entreprise, les Russes seuls ont réussi. Ce sont eux qui ont découvert et exploré cette ligne immense de côtes, qui s'étend de la mer Blanche, jusqu'au détroit de Behring. Les premières expéditions furent tentées par de simples particuliers, hardis spéculateurs, que séduisait la perspective d'un commerce avantageux en peleries sur des marchés tout nouveaux.

Plus tard le gouvernement envoya de petits corps de troupes qui soulevèrent les unes après les autres les différentes tribus dont ces côtes étaient peuplées; récemment encore, il a équipé à grands frais des vaisseaux, dans un but scientifique, et il les a fait partir pour explorer les contrées déjà découvertes et pour en découvrir d'autres: quels ont été les résultats de cette expédition? on l'ignore: ce secret est resté comme tant d'autres enseveli dans les archives de la cour de Russie. Le volume que nous avons sous les yeux, est le premier ouvrage de ce genre, publié par un marin russe, et ce qui en relève le prix, c'est qu'il rend compte de plusieurs autres voyages antérieurs, sur lesquels on avait gardé le silence.

Les côtes de l'Océan Arctique étaient, à ce qu'il paraît, connues en partie des Russes dès le milieu du seizième siècle. En 1593, ils imposèrent un tribut aux Samoyèdes du Jenizéi, et en 1600 ils battirent une tour dans la contrée que ces peuples habitaient. Depuis cette époque des compagnies se formèrent pour la chasse aux zibelines. Des excursions furent tentées avec plus ou moins de succès, et le gouvernement russe ne cessa pas d'étendre le cercle de ses possessions, et de créer partout des ressources nouvelles pour son commerce. Toutefois il n'y eut que deux de ces expéditions laites le long de la côte de la Sibirie, qui produisirent des résultats avantageux.

De notables différences, relativement à la position de certains points importants, furent remarquées dans les rapports des navigateurs qui avaient exploré cette côte, en sorte qu'une portion considérable de l'empire de Russie demeurait complètement inconnue. Afin de remédier à ce qu'avait de défectueux la géographie de ses états, l'empereur Alexandre envoya des officiers chargés de relever exactement la côte nord-ouest de la Sibirie, et d'explorer les îles de l'Océan Arctique. L'une de ces expéditions devait commencer ses opérations à partir de l'embouchure du Jana, et l'autre, commandée par le lieutenant Ferdinand Von Wrangell, maintenant amiral, à partir de l'embouchure du Kolyma. C'est le récit de cette dernière que nous avons sous les yeux. Ce livre, publié à Berlin, a été traduit de l'allemand en anglais. Nous pensons que quelques-uns des passages qu'il renferme pourront intéresser nos lecteurs.

Nous passons sous silence les difficultés et les obstacles que les voyageurs eurent d'abord à surmonter. Quoiqu'ils fussent munis de traîneaux auxquels des chiens étaient attelés, ils n'auraient point pénétré très-avant dans le cœur de ces contrées inhospitalières, sans les secours efficaces que leur donnèrent les agents du gouvernement.

C'est à Yakuzh, dans la partie septentrionale de la Sibirie que les moyens réguliers de transport cessent, et que commencent véritablement les fatigues et les dangers du voyage. Là, plus de routes, plus de chemins; on n'a pour se guider à travers des forêts profondes et marécageuses que des traces de pas marquées dans la neige; encore est-ce un grand bonheur d'en trouver. Le soir on bivouaque au milieu de steppes arides, et l'on brave quelquefois une température de 21 degrés.

Voici comment l'auteur décrit cette vie nomade:

"Nous choisissons, pour passer la nuit, une clairière entourée de grands arbres qui nous protègent contre la rigueur de l'atmosphère. Après avoir écarté la neige qui couvrirait le sol, nous traînâmes à cette place, ainsi déblayée, une souche sèche, à laquelle nous mîmes le feu. Autour de ce foyer, dont la lueur se réfléchait au loin, nos guides entassèrent des branches mortes, et ils étendirent par dessus un lit de branches vertes provenant de cèdres rabougris. Nous dressâmes en cet endroit trois petites tentes qui formaient trois côtés d'un carré; nos guides occupèrent le quatrième; la neige leur servait de lit, et ils avaient arrangé leurs selles sous leurs têtes, en guise d'oreillers. Aussitôt en arrivant, ils avaient eu soin de décharger les chevaux, de les frotter avec de l'herbe desséchée, et de les attacher aux arbres pour les empêcher de manger de la neige avant qu'ils fussent refroidis.

"En peu de temps nous eûmes préparé notre souper. Le repas terminé, et nos pipes allumées, nous écoutâmes les merveilleuses histoires de chasse et de voyage que nous racontèrent nos guides. L'un nous parlait d'un Cosaque qui avait tué trois ours en un seul jour, le premier avec son couteau, le second d'un coup de hache, et le troisième au moyen d'un noûd coulant. Un autre nous décrivait la force singulière de l'élan de Sibirie, lequel, dans ses bonds impétueux, déracine de gros arbres. Ces hommes du Nord ne se plaisaient pas moins à raconter qu'à entendre ces sortes de récits; la nuit était déjà avancée lorsque nous nous retirâmes sous nos petites tentes, où nous dormîmes d'un sommeil paisible, enveloppés dans nos manteaux et nos fourrures."

Les tribus qui vivent dispersées au milieu de ces vastes plaines où l'œil n'aperçoit aucune trace de végétation, savent lutter contre les rigueurs du climat. Mais les colons russes y sont exposés à des maux infinis. La faim, les inondations, le froid les font périr pour la plupart avant l'âge. Il arrive très-souvent que les naturels eux-mêmes succombent à la réunion de ces divers fléaux. Cela a lieu, comme dans l'exemple suivant, lorsque quelqu'un d'entre eux est classé par la propre tribu.

"Nous marchions le long de la rive gauche du Jana, et nous approchions d'un de ces powarni dont il a été question, quand nous rencontrâmes une petite hutte, formée de branches d'arbres, et qui, au premier coup d'œil, ne nous sembla pas devoir être habitée. A notre surprise extrême, nous en vîmes sortir un Tungouze, lequel était venu s'établir au fond de ces déserts, avec sa fille et une couple de chiens, dans le but de chasser le renne. Pour se faire une idée de la situation de ces deux personnes, il faut être entré dans la hutte à moitié ouverte qui leur servait d'asile, il faut avoir visité ces latitudes et connu les horreurs de ce climat. Quelle existence que celle

de la pauvre jeune fille, demeurant seule pendant des semaines entières, tandis que son père poursuivait le gibier, mal abritée contre le vent et la pluie, souffrant du froid et souvent aussi de la faim.

Ce Tungouze ou Tungusien, ayant perdu son attelage de rennes, avait été obligé de suivre l'usage, de se séparer de sa tribu, et de chercher sa subsistance dans le désert. Dans la langue du pays, on appelle chasseurs au hasard les malheureux ainsi rejetés par leurs frères. Bien peu d'entre eux échappent aux privations, aux souffrances et aux dangers de toute espèce dont ils sont environnés. C'était dans les forêts qu'on les rencontrait d'ordinaire; mais depuis quelques années le gouvernement les a attirés sur le bord des grands fleuves, en leur fournissant le moyen de se construire des habitations. Ils y vivent du produit de leur pêche."

Le district de Kolyma est des plus stériles. La végétation y semble morte; mais, en revanche, le règne animal y est d'une richesse merveilleuse. Comment cette terre, presque toujours fermée par la gelée ou couverte par la neige, suffit-elle à nourrir tant d'innombrables troupeaux? C'est ce que l'on a peine à comprendre. Écoutons là dessus notre auteur:

"Les forêts qui couronnent les hauteurs sont remplies de rennes, d'élan, d'ours noirs, de zibelines et d'écureuils gris; des renards et des loups rôdent dans les bas-fonds. Des nuées de cygnes, d'oies et de canards arrivent au printemps et peuplent ces solitudes, qui leur offrent une sécurité parfaite. Les aigles, les mouettes et les grands-ducs poursuivent leur proie le long des bords de la mer. Les ptarmigans volent en troupe parmi les broussailles; les bécassines fouillent la terre près des ruisseaux et des marécages. Quand le soleil d'été réchauffe et égale ces contrées septentrionales que l'hiver avait tenues pendant neuf mois endormies, on se croirait presque transporté dans les climats plus doux, et, ce qui ajoute encore à l'illusion, ce sont les chants harmonieux du bœuvril et de la grive.

"Tous ces êtres animés habitent les déserts de la Sibirie où ils s'y rendent à certaines époques, conduits par leur instinct. Mais quel motif a poussé l'homme à y établir sa demeure? Je ne parle pas des Russes que la perspective du gain y attire au printemps. Plusieurs tribus fréquentent ces latitudes sans raison connue, des peuplades nomades y errent sans cesse d'une région dans une autre; et pourtant il n'y a rien qui les invite et les retienne. D'immenses plaines couvertes de neige et de quartiers de glaces bornent l'horizon. La vie n'est qu'une lutte perpétuelle contre les éléments et contre la faim. Cette terre est comme le tombeau de la nature: on dirait que sous sa surface gelée elle renferme les débris d'un premier monde.

"C'est en vain qu'on interroge les peuples qui l'habitent: sans cesse occupés des besoins du présent, ils n'ont gardé aucun souvenir du passé; il n'existe chez eux ni traditions, ni annales. Ainsi, ils ne savent rien de précis sur l'époque, cependant assez rapprochée, où les Russes ont conquis la Sibirie. Tout ce qu'ils ont entendu dire, c'est que les Omokis avaient autrefois plus de foyers sur les bords du Kolyma qu'il n'y a d'étoiles au firmament. On trouve aussi çà et là des restes d'anciens forts construits avec des troncs d'arbres. Les environs d'Indigirha abondent en tumuli. Ces monuments guerriers et funéraires appartenaient sans doute aux Omokis, race qui, depuis, a été effacée du globe.

"Les peuples de la Sibirie mènent une vie assez active pendant l'été et l'automne. Ils s'occupent de la pêche et de la chasse; mais cette période de l'année est courte. L'hiver se hâte: des brouillards épais, une nuit profonde couvrent la terre. Les habitants, munis de leurs provisions, se renferment pour plusieurs mois dans leurs huttes. Les détails de leur vie intérieure, leurs mœurs, leurs travaux offrent un tableau curieux.

"Les cloisons sont soigneusement calfatées avec de la mousse et enduites d'une couche d'argile. Au dehors, des remparts de terre sont élevés jusqu'à la hauteur des fenêtres, où la glace tient lieu de vitres. Ceci est achevé bien avant le mois de décembre, époque à laquelle commencent les longues nuits d'hiver. La flamme du foyer, et la lueur d'une lampe où brûle de l'huile de baleine, éclairent les habitants de ces espèces d'antres. Une colonne de fumée rougeâtre, mêlée de jets d'étoicelles qui proviennent de la nature résineuse du bois en usage, s'élève en tournoyant au centre de chaque hutte, et suspend au plancher des nuages épais. Au dehors, dans les trous creusés au milieu de la neige, des dogues gardent la porte. De temps en temps, leurs aboiements interrompent le vaste silence qui règne dans ces contrées; ils s'entendent de fort loin, et se répètent à des intervalles de six à huit heures; mais lorsque la lune brille, ils sont beaucoup plus fréquents.

"L'entrée de chaque hutte est fermée par une porte basse, garnie à l'intérieur, d'une peau de renne ou d'ours blanc. Le chef de la famille et ses fils s'occupent à faire des filets en crin de cheval, et à préparer des arcs, des lignes, des lances, etc. Assises sur des bancs tout autour de la hutte, les femmes se taillent des habillements dans les peaux que les hommes ont apportées de la chasse. Les nerfs de renne leur servent de fil pour la couture. Deux grands chaudrons en fer sont suspendus sur le foyer. Une des femmes apprête le dîner ou le souper, repas toujours très frugal, lequel consiste d'ordinaire en poisson ou chair de renne, bouillis ou frits dans de l'huile de baleine. Comme plat d'extra et friandise, ces peuples ont un certain gâteau d'œufs de poisson et de muksums séchés et bien concassés. Ce gâteau remplace l'usage de la viande.

Parfois aussi, le goût en est relevé par des pansees de poisson coupées en tranches menues, ou par de la chair de renne et du makarscha réduits en poudre et mélangés d'huile de baleine. Un hôte étranger survient-il, tout ce que la hutte renferme de meilleur lui est offert, du struganina, du jukola, des langues de rennes fumées, de la graisse de renne fondue, du beurre de jacuti glacé, du moroskho glacé, etc. La table, qui est placée au fond de la hutte, est recouverte, en guise de nappe, d'un morceau de vieux filet de pêche. Au lieu de serviettes, on emploie des écorces d'arbre; mais ceci est un raffinement peu usité. Le sel ne paraît presque jamais sur la table, et quand cela arrive, ce n'est que pour l'hôte étranger. Les naturels du pays n'en font point usage et ne l'aiment pas.

Dans les petites villes de Nishne et de Sredne-Kolymsk, les gens riches ont du thé et du sucre-candi de Chine; le jukola se mange avec le thé au lieu de biscuit. Le pain est très rare, le prix de la viande est tel, que les riches seuls peuvent s'en procurer. La boisson favorite du pays s'appelle saturan, elle se fait avec de la viande rotie dans une poêle et à laquelle on mêle du beurre et de l'huile de baleine, de manière à former comme une sorte de pâte que l'on épaissit en versant dessus de l'eau bouillante; quand cette boisson est apprêtée avec soin et avec du beurre de bonne qualité, elle a un goût très agréable, elle nourrit et réchauffe; nos soupes au rhum en donnent une idée assez fidèle. On la prend pendant qu'elle est chaude, dans des coupes et des tasses.

Parmi les travaux journaliers des jeunes femmes, il faut citer celui d'aller puiser de l'eau; elles partent à certaines heures de la journée pour couper la glace au bord des fontaines et de

rivières. Chez les peuples de la Sibirie, comme dans le reste de l'Europe, c'est là surtout qu'ont lieu les commérages; c'est là que se débitent les nouvelles de la contrée. Lorsqu'un jeune homme remplit et rapporte au logis le sein d'une jeune fille, cette galanterie est considérée comme une déclaration et un présage de mariage.

Jusque dans ces latitudes désolées, la nature humaine resta fidèle à elle-même. L'homme y a ses fêtes, ses jeux, ses réjouissances. On charme les longues soirées par des chants, des danses, des récits, des exercices de toutes sortes. Mais revenons aux découvertes des Russes.

Pourquoi, sur nos cartes modernes, la côte septentrionale de l'Asie est-elle tracée, si distinctement, tandis que la côte nord de l'Amérique est à peine indiquée? Cette différence provient d'abord de la latitude plus élevée des régions de l'Amérique-Nord, et aussi de certaines circonstances sociales et politiques. Les Russes, qui sont voisins du pôle, sont plus intéressés à la possession de la Sibirie que les Anglais à la possession de la terre des Esquimaux. Les habitudes des premiers les rendent propres à explorer des climats rigoureux. Les peuplades qui sont répandues le long des côtes de l'Océan Glacial arctique reconnaissent pour la plupart l'autorité du czar. Le gouvernement est obligé d'envoyer parmi elles des officiers et des résidents chargés de régler leurs différends et de percevoir les tributs. En outre, des caravanes expédient chaque année entre-tenant avec ces peuples un commerce régulier.

Le premier navigateur qui alla de l'embouchure de Kolyma, à travers l'Océan Glacial arctique, jusqu'à l'Océan Pacifique, fut un Cosaque nommé Semen Deshnew (1818). Il avait entrepris ce voyage dans l'espoir de rapporter, comme il le disait: "au moins 200 peaux de zibeline" des bords de l'Anadir. Mais quand il atteignit ce fameux détroit auquel, plus tard, Behring donna son nom, il ignorait l'importance et la grandeur de sa découverte. Il ne la communiqua aux autorités russes que par suite d'une querelle avec un rival.

Depuis, le gouvernement de Russie a maintes fois expédié des vaisseaux le long des côtes, dans l'intérêt du commerce et de la science. Kook a relevé une partie des parages qui avoisinent le détroit de Behring, et la côte d'Asie a été tracée avec une précision suffisante, d'autant plus que la mer qui la baigne est presque toujours obstruée par les glaces. Cependant la situation de plusieurs localités n'est point encore bien fixée. Des navigateurs ont affirmé qu'ils avaient aperçu distinctement une terre inconnue au milieu de l'Océan Polaire. De là cette croyance qu'il existe au pôle un autre continent.

Afin de vérifier la valeur de cette supposition, et pour découvrir de nouvelles îles, l'empereur Alexandre fit partir une expédition en 1820, sous la direction des lieutenants Wrangell et Anjon. Anjon entreprit de reconnaître les îles de la Nouvelle-Sibirie et du Kotelnoi; puis, de remonter à la recherche de la terre polaire, en traversant les glaces sur des traîneaux attelés de chiens. Wrangell devait relever la côte d'Asie et s'avancer dans la mer Glaciale aussi loin qu'il le pourrait.

Entre autres détails curieux que renferme la relation de Wrangell, on voit qu'il s'aventura en effet pendant trois jours sur la glace pour tâcher de découvrir le continent situé au pôle, et qu'il parvint à l'île de Kolitchien, située à 5° de longitude du cap Nord. Il est aussi question de la grande foire d'Os-frownoje, où se rendent toutes les tribus qui errent dans le nord de la Sibirie. Ce fut à que l'officier russe rencontra la peuplade de Tschuktschi, laquelle part de l'extrémité de l'Asie, traverse le détroit de Behring, et va en Amérique chercher des peleries et des dents d'éléphant qu'elle échange ensuite contre les spiritueux et le tabac des Russes.

Ce Journal se publie hebdomadairement, No. 62, rue St. Jean, Haute-ville, le SAMEDI. L'abonnement est de CINQ sous par mois, ou 7 d. 6s. par année, payable par trimestre. Les frais de poste se monteront à CINQ CHELINS par année.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissements de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées FRANC DE PORT au Bureau de ce Journal.

#### LIVRES D'ECOLE, &c.

CHEZ

T. CART & CO.

Chien d'Or, Rue Buade.

ILS ont constamment un assortiment considérable de livres d'écoles en langues anglaise, française et latine, qu'ils offrent en vente à des termes avantageux aux marchands et maîtres d'écoles, ainsi qu'au public en général, parmi lesquels se trouvent les suivants, savoir:—

FRANÇAIS.—Arithmétique; Histoire ancienne; Histoire moderne; Abrégé de l'Histoire de France, nouvelle publication; Histoire du Canada; Histoire sainte; Histoire naturelle; Grammaire de L'Honnêteté; Grammaire de Lequin; Grammaire de Siret; Grammaire de Levisac; Grammaire de Chambault; Géographie moderne; Catechisme historique; Paléontologie simple et double; Cours d'éducation, par Perrault; Dictionnaires de la Langue Française; Dictionnaire Français-Latin; Dictionnaire Latin-Français; Vocabulaire de Perrin; l'abbé de Perrin; Exercices de Chambault; Dictionnaire de Boyer; Dictionnaire de Nugent.

LATIN.—Institutiones Philosophicæ; Grammaire de Eton, Grammaire d'Adams; Rudiments de Rudman; Introduction de Mair; Grammaire de Mair; Grammaire latine de l'Honnêteté; Epitome Historie Sacre; Delectus; Bellum Castellum, (Sallust.) Ovidii Metamorphosis; Julii Cæsaris Commentarii; Virgilio Maronis; Opera Horatii Flacci; Titus Livius; Oratorum Tullii Cicero; Dictionnaire d'Entick; Dictionnaire d'Ainsworth; Cornelli Nepotis—Sallustii; De Viris Illustribus; Quintus Curtius; Commentarii Cæsaris; Cicero—Brutus de Amicitia—de Senectute—Epistolæ Selectæ—in Catullum—pro Archia poëta—pro Ligatio—pro Marcello—pro Milone Conciones Rhetoricæ; Cornelius Nepos avec dictionnaire; Pro Milone Latinus; Dictionnaire de Boudot, latin-français; Dictionnaire de Lablément, français-latin; Dictionnaire de Noël, français-latin, latin-français; Horace; Prosodie Latine de Lechevalier; Prosodie d'Aubert Audet; Quinte-Curce—Salluste; Taciti de Moribus Germanorum; Virgile.

Aussi—Livres de dévotion reliés en bazar, en veau et maroquin, durs, &c. &c.

La Grammaire de Siret, pour apprendre l'Anglais, est approuvée de presque toutes les séminaires en cette province.

Québec, 13 Mars, 1811.

À VENDRE OU À LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Rami Quirouet; s'adresser au sousigné ANT. A. PARENT, Notaire.

Québec, 17 Mars 1811.

À vendre au magasin de cette imprimerie, les Livres d'écoles, de prières, et autres effets suivants, savoir:—

Modern Geography; Pincock's History of England; Carpenters' Spellings; Picture Books; Table de; Murray's First Book; Perrin's Vocabulary; Murray's Grammar; ditto's Spellings; Mayor's do; Infant's Primer; Poor Man's Manual; Johnson's Dictionary; Common Prayer, gilt; Path to Paradise, &c. &c. &c.

Papier à lettre; ditto Foolscap; ditto Foil; plumes; encre, noire et rouge; canif; livres de compte; Memorandum ditto; crayons de plomb et d'ardoise; ardoises; cire à cacheter, rouge et noire; obliques; plumes d'acier avec ou sans manches; encriers, &c. &c. &c.

Québec, 13 Mars, 1811.